

**Richard Morgan**  
**CARBONE MODIFIÉ**  
**Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Ange<sup>1</sup>**  
**Paris, Bragelonne, 2018, 576 p.**

Patrick Bergeron  
Université du Nouveau-Brunswick

D'abord paru en 2002 avant de devenir en 2018 une série originale Netflix, ce tout premier roman du britannique Richard Morgan, récompensé du prix Philip K. Dick en 2003, est aussi le volet inaugural d'une trilogie comprenant *Anges déchus* (2003) et *Furies déchaînées* (2005). Un autre roman de Morgan, *Black Man*, lui a valu le prix Arthur C. Clarke en 2008.

*Carbone modifié* présente un double intérêt pour nos lecteurs. Ce roman propose, d'une part, une intrigue trépidante et complexe exploitant ingénieusement les codes du cyberpunk<sup>2</sup>, du roman noir et du techno-thriller. Il offre aussi, d'autre part, la vision originale d'un avenir où la mort n'est plus définitive.

L'action de *Carbone modifié* se déroule au XXVI<sup>e</sup> siècle, une époque où la Terre n'est plus le seul monde civilisé puisque d'autres planètes ont été colonisées ou sont sur le point de le devenir. La technologie s'avère alors très avancée, car il est désormais possible de digitaliser les êtres humains et de ressusciter les morts en leur offrant une nouvelle « enveloppe » (c'est-à-dire un nouveau corps). Le roman débute d'ailleurs par la résurrection du protagoniste, Takashi Kovacs, qui n'en est pas à son premier ré-enveloppement.

Croisement entre les figures du détective privé et du mercenaire, Kovacs est un ancien membre des « Corps diplomatiques », une troupe d'élite chargée, par les Nations unies, de régler les conflits interplanétaires provoqués par la colonisation. Les « Diplos », ainsi qu'on les surnomme, ont été entraînés pour survivre à des situations d'extrême danger et ils peuvent notamment compter sur leur « neurachem » (ensemble d'améliorations neurochimiques leur assurant de meilleurs réflexes) pour se tirer d'affaire. Au début du roman, Kovacs est engagé par un riche magnat, Laurens Bancroft, afin d'enquêter sur les circonstances de sa propre mort. La police a conclu au suicide, mais Bancroft est persuadé qu'on l'a assassiné. Un intervalle de 48 heures entre sa « mort » et la dernière sauvegarde de sa pile corticale ne lui permet pas de savoir exactement ce qui s'est produit.

Kovacs découvre rapidement qu'on ne lui a pas assigné n'importe quelle enveloppe. On l'a en effet ressuscité dans le corps d'Elias Ryker, un policier condamné à 200 ans de « stockage » (la mesure punitive qui a remplacé la prison) pour avoir « vémé » deux truands, c'est-à-dire pour leur avoir infligé la « vraie mort ». L'enveloppe de Ryker place Kovacs dans les bonnes grâces de la policière Ortega (qui veille à ce qu'elle ne soit

---

<sup>1</sup> Pseudonyme utilisé par le couple de traducteurs et auteurs Anne et Gérard Guéro.

<sup>2</sup> Le terme *cyberpunk* s'applique à des « récits [qui] traitent de l'impact de nouvelles technologies de l'information sur une société au sens large, le plus souvent dans un futur dystopique » (Guy Haley [dir.], *Dictionnaire de la science-fiction*, trad. Marie Régnier, Montréal, Hurtubise, 2015, p. 546).

pas abîmée), en même temps qu'elle lui attire quelques ennuis alors qu'un tueur à gages appelé Kadmin semble déterminé à avoir sa peau.

Je ne dévoile pas davantage les éléments de l'intrigue, de peur de gâcher le plaisir qu'éprouvera le lecteur en découvrant les rebondissements de l'enquête menée par Kovacs. Je signale toutefois un aspect qui, manifestement, a été important pour Morgan : l'inclusion de personnages féminins forts et étoffés. Qu'il s'agisse de Kristin Ortega (lieutenant de la police de Bay City<sup>3</sup>), de Miriam Bancroft (l'intrigante épouse de Laurens), de Reileen Kawahara (la patronne d'une organisation criminelle), de Trepp (une mercenaire à sa solde) ou même de Virginia Vidaura (mentor de Kovacs, seulement présente lors de flashbacks), aucune de ces femmes ne sert de faire-valoir au protagoniste masculin. Celui-ci se retrouve même, à un certain moment, « injecté » dans un corps de femme. En fait, à part Kovacs, les principaux personnages, dans *Carbone modifié*, sont des femmes. Quel heureux changement par rapport au machisme que réaffirme encore trop souvent l'imaginaire contemporain, notamment au cinéma !

Cela dit, c'est avant tout par la représentation de la mort que le roman de Richard Morgan intéressera nos lecteurs. La vision qu'il propose d'un monde où la science peut ressusciter les individus – scénario de moins en moins improbable si l'on en croit le courant transhumaniste<sup>4</sup> – modifie radicalement plusieurs aspects de l'existence. Plutôt que de prendre la chose à la légère, Morgan semble avoir bien soupesé les implications d'une société où l'on ne meurt (presque) plus.

Car la « vraie mort » existe encore. Dans *Carbone modifié*, « vémer quelqu'un » signifie le tuer en détruisant sa pile corticale, un dispositif d'une grande valeur puisqu'il permet de sauvegarder la mémoire des « h.d. » (humains digitalisés), puis de la réinjecter dans un nouveau corps. Privé de sa pile corticale, l'individu passe réellement de vie à trépas.

La résurrection coûte toutefois très cher. Les « Math<sup>5</sup> », comme le fortuné couple de tricentenaires Laurens et Miriam Bancroft, sont les seuls à pouvoir prolonger indéfiniment leur existence (au moment où Kovacs fait la connaissance de Miriam, celle-ci vit dans son onzième corps). Les moins nantis doivent souvent se contenter d'un corps de synthèse (de qualité inférieure) ou sinon stocker l'être cher en attendant d'amasser la somme nécessaire à sa résurrection. Ce n'est cependant pas tout le monde qui accepte cette technologie d'immortalisation. Les catholiques, par exemple, s'y opposent catégoriquement, la jugeant immorale.

Comme l'observe Kovacs au début du roman : « Ressusciter n'est pas toujours facile. » Certains réanimés éprouveront des difficultés à s'habituer à leur nouvelle enveloppe. Ils seront alors aux prises avec ce que Morgan appelle « rejet de la psychointégrité ». Mais en cette ère de l'être humain amélioré (on affine sa vue avec des prothèses oculaires, on aiguise son odorat en se greffant des gènes canins, on décuple sa force physique par des implants musculaires, etc.), tout se traite. La « psychochirurgie » permet de surmonter les pires traumatismes. Et dans un monde sans mort définitive, où

---

<sup>3</sup> Nouveau nom que porte San Francisco dans le roman de Morgan. Ne pas confondre avec la petite ville éponyme du Michigan où Catherine Mavrikakis a situé l'action de son roman *Le ciel de Bay City*.

<sup>4</sup> Voir Mark O'Donnell, *Aventures chez les transhumanistes. Cyborgs, techno-utopistes, hackers et tous ceux qui veulent résoudre le modeste problème de la mort*, trad. Émilien Bernard, Le Kremlin-Bicêtre, L'Échappée, 2018.

<sup>5</sup> Abréviation de « Mathusalem », ce patriarche de l'Ancien Testament réputé pour sa longévité (il aurait vécu jusqu'à 969 ans).

les enfants jouent à des expériences de mort imminente avec une drogue appelée « thanatine », les traumatismes sont monnaie courante. En vertu d'un raffinement dans la cruauté qui donne froid dans le dos, la mort est devenue le supplice ultime : ainsi on torture et on tue sa victime puis on la ressuscite dans une nouvelle enveloppe, et on recommence, *ad nauseam*.

L'éditeur a raison de présenter *Carbone modifié* comme un roman « dopé aux amphétamines ». Les amateurs d'action seront rassasiés. Or, cette qualification tape-à-l'œil fait paraître l'œuvre bien superficielle alors qu'elle donne à réfléchir. Dans un monde où « mourir n'est plus qu'un accident de parcours », ce n'est pas que notre « carbone » qui s'en voit « modifié », c'est aussi notre humanité même.